



Le Jules VERNE

Le Jules VERNE
CHAQUE JOUR, DU 26 AU 29 OCTOBRE 2006.

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ GRATUIT
Royal de Luxe

SAMEDI 28 OCTOBRE 2006

Numéro 3

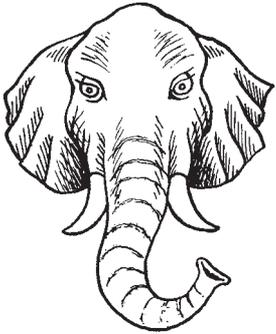


LA VISITE DU SULTAN DES INDES SUR SON ÉLÉPHANT À VOYAGER DANS LE TEMPS

La traversée de l'Atlantique

Départ sous la mer

Nous voici le jour du départ. L'éléphant est sur une plage de sable plat dont la pente très faible nous assure un contact en douceur avec l'océan. Le ciel bas, sombre, crache une petite pluie pesante sur la mer. Le flux des vaguelettes finales fait des caresses endormies sur le sable, presque langoureuses.



L'éléphant totalement colmaté arbore une immense demi-sphère de verre sur la terrasse consolidée d'armature métallique. La salle des machines derrière est un monumental compartiment de métal riveté parsemé de hublots. Dans la partie basse des quatre pattes de l'éléphant on a coulé des blocs de fonte qui lui donnent une démarche empruntée car il s'enfonce d'un bon mètre dans le sable à chaque pas, creusant un sillon comme celui d'un cheval sur une grande épaisseur de neige poudreuse.

Chacun est à son poste. Pour des raisons de commodités l'équipage se compose de 60 membres. La suite restant à disposition dans la partie mystérieuse du ventre.

Toute la cour est sur la terrasse et quand l'eau vient à toucher le bord du grand cockpit une sérieuse émotion empoigne le cœur de chacun. Le son de la pluie sur le verre disparaît dans un silence magique, entouré des volutes de sable soulevées par l'animal. Nous plongeons calmement dans les profondeurs de l'océan.

Bientôt la pente se fait plus sévère alors que l'obscurité grandit. Le capitaine donne l'ordre d'allumer les trois énormes lamparas suspendus comme des ballons à quinze mètres du convoi. Ils sont la fierté des chefs gaziers qui après neuf mois de recherche ont trouvé la solution. Des flammes d'une blancheur exceptionnelle de quatre mètres de hauteur se consomment dans l'eau comme des torches incandescentes dans une grotte. Il s'agit d'un mélange alchimique se présentant sous forme de blocs métalliques, qui simplement accrochés sur des flotteurs brûlent violemment au contact de l'eau. Ceux-ci tendus par des chaînes font de petits soleils comme des lampadaires au-dessus de l'éléphant. Leur puissance est telle qu'ils diffusent la lumière à plus de 300 mètres à la ronde. Chaque bloc peut tenir une

dizaine d'heures. Après quoi une manœuvre simple mais dangereuse permet de les remplacer : en tirant sur la chaîne on amène le flotteur à hauteur de la salle des machines. Une sorte de sas permet d'arrimer le nouveau bloc. On lâche alors brutalement la chaîne et quelques secondes plus tard la fusion commence. Ils sont par contre impossibles à éteindre.

Autour de nous les premiers rochers, comme échoués sur le sable, apparaissent. Il faut alors les contourner et choisir le meilleur chemin pour assurer notre descente. Enfin la longue marche commence.

11- La falaise

Voilà soixante-douze heures que nous sommes au fond de la mer. Il n'y a plus ni jour ni nuit et nous progressons continuellement sur des



rochers abruptes, contraints d'épouser d'interminables lacets comme la descente du col Malet dans le tour de France à vélo. Le problème est qu'il n'y a pas de route; notre équipage d'une vigilance maximale étudie les meilleurs passages se faufilant entre les rochers dont certains se détachent de la montagne.

Une chute serait fatale. La tension est à son comble et le sultan lui-même commence à réaliser l'inconscience de son projet. Aucune parole n'est échangée, hormis celles nécessaires au pilotage du convoi.

La porte du désert laissé grande ouverte assure avec celle de la cuisine un léger courant d'air. L'oxygène se renouvelle naturellement. Notre éléphant quoique penché avance imperturbablement, mais nous voilà face au danger que nous

attendons dans la plus grande inquiétude.

La vigie de quart sur la terrasse chargée de repérer toute trace de la petite fille, prévint immédiatement le pilote par le tuyau les reliant à la salle des machines et le second du capitaine immobilisa l'éléphant. Le cœur de chacun palpita fortement à la découverte du problème.

« Falaise en vue! » lança la vigie. Nous nous trouvions au bord d'un vide infini! Toute la cour se rassembla dans le cockpit car le moment de se jeter à l'eau, si je puis dire, avait sonné. Nous devions inévitablement sauter dans cet inconnu sous peine de rebrousser chemin. Heureusement la question maintes fois posée par nos ingénieurs avait trouvé sa réponse, mais rien ne pouvait prétendre à une quelconque certitude quant au résultat de cette entreprise.

Du haut de la demi-sphère la vision de ce trou insondable provoqua le

vertige de toute la communauté.

La nouvelle se répercuta jusque dans les villages de la lune et chacun s'attendait à la fin du monde.

Si l'éléphant venait à se briser, qu'advendrait-il de la planète? Peut-être exploserait-elle comme sous le choc d'un immense météore?

Le capitaine tiré du sommeil par le conseil donna tout de suite l'ordre de jeter des pains de flammes pour tenter de sonder la profondeur de l'océan. Image magnifique de plusieurs foyers jetés dans le vide éclairant le bord de la falaise et disparaissant progressivement comme la mort d'une étoile. En trois minutes la lumière s'éteignait.

Le calcul effectué tenant compte de la vitesse livrait une estimation d'au moins 3 000 mètres de distance à compter de leur disparition.

Quelle sera la longueur de la chute? Quelle pression notre vaisseau pouvait encaisser avant d'imploser comme une fourmi écrasée sous le pied d'un hippopotame?

Le sultan quoiqu'à demi mort d'angoisse mais certain de trouver l'enfant de bois précieux au fond de cet abîme, assumait son rôle de visionnaire et fut d'une impassibilité asiatique face au défi. Quant à moi passant mon temps à vomir dans les toilettes je pris toutes ces notes avec le plus grand courage.

Par mesure de protection, les concubines furent évacuées sur la lune la trappe close derrière elles. Si l'éléphant venait à disparaître quel en serait exactement le résultat dans le désert?

Peut-être que deux mondes pouvaient cohabiter dans un même corps sans pour autant que la chute de l'un entraîne celle de l'autre... Après tout l'éléphant marchait sous la mer de la terre, visible depuis la lune qu'il portait dans son ventre.

Les manœuvres commencèrent dans la plus grande concentration.

Il s'agissait ni plus ni moins de déployer un parachute à eau au-dessus des bouées de lampadaires dont la distance fut réduite de trois quarts. La lumière se trouvait ainsi à 4 m du cockpit alors que le parachute devait suspendre l'éléphant à une quinzaine de mètres au-dessus.

L'instant décisif arriva; l'éléphant campé sur ses arrières fit un léger saut pour s'éloigner du bord de la falaise et la chute commença. Comme un avion dans un trou d'air nos entrailles projetées vers le haut firent un vide dans tous les estomacs. Nos cerveaux nageaient dans la peur. Dix secondes plus tard le parachute fut largué. Le freinage brutal qui s'ensuivit projeta nos estomacs dans l'autre sens. La vitesse se stabilisa enfin à 40 km/h. Les dix minutes qui suivirent furent épouvantables. Par chance alors que nous longions la falaise un léger courant nous en éloigna : au moins nous



évitons la collision dans le rocher. Réduits à prier sur la compétence des ingénieurs, nos vies ne valaient plus un clou. De temps en temps des craquements dus à la compression du métal raisonnèrent dans le cockpit. L'eau ruisselait doucement des jointures. Dans la salle des machines l'estimation de la profondeur ne cessait d'augmenter : 2000, 2500, 3 000 mètres...

12- Le fond

À 5 000 mètres de profondeur nous touchâmes le fond de l'océan.

Mais dans cette ultime manœuvre, le parachute poursuivant sa descente rentra en contact avec les torchères. Il fut si détérioré que nous dûmes nous en séparer. Par bonheur notre vaisseau tenait la pression provoquant un soulagement si intense que certains ne purent contenir quelques larmes.

Quoi que bien secouée par la chute, la salle des machines n'eut pas trop d'avaries, en tout cas aucune essentielle qui pu compromettre la suite du voyage. Les fissures ici ou là se colmataient à la soudure et le moral de l'équipage grandissait de minute en minute à l'écoute des résultats positifs constatés par la vérification du matériel.

Autour de nous s'étendait une plage de sable fin totalement plate : la pression devait être telle que pas un grain ne rebondit au contact des pieds de l'éléphant. De plus ils ne s'y enfonçaient pas plus que s'ils eussent été sur de la roche, et bien entendu pas la moindre empreinte de fillette pour nous guider. Derrière nous la falaise que nous avions vaincue se dressait dans l'infini comme une barrière, une muraille sombre, un colosse planté dans la mer.

Durant notre descente la vigie avait aperçu des traces noires sur notre gauche.

Que pouvaient-elles signifier ?

Autant par précaution que par curiosité nous devions vérifier cette observation. Le conseil décida donc pour l'heure de laisser les concubines enfermées dans la lune; nous avions suffisamment d'air encore respirable dans le vaisseau. Notre éléphant reprit sa marche en direction des taches devinées au pied de la falaise.

Le sultan ordonna le largage de la vigie mobile : il fallait prendre de la hauteur.

Une boule métallique de deux mètres de diamètre équipée de flotteurs, disposant de hublots et pouvant contenir une personne était arrimée avec une chaîne pouvant atteindre la centaine de mètres; un tuyau de même distance l'accompagnait pour la communication. Dès que l'homme fut installé on procéda au largage. La boule s'éleva d'abord lentement dans les eaux et prit ensuite une vitesse contrôlée par la chaîne.

Quand tout fut stabilisé, le marin se pencha vers le hublot du bas. Il eut un violent recul et se cogna la tête. De sa vie il n'aurait imaginé pareille chose. Au-dessous de lui et à perte de vue des milliers de cargos s'entassaient dans la plaine. Les lèvres tremblantes il dit ces mots dans le tuyau :

«Un cimetière... Un cimetière de cargos... Il y en a des centaines... Certains sont en tas les uns sur les

autres et forment une montagne de ferraille. Mais aucun ne semble brisé, c'est incroyable! » Sa voix d'une émotion contenue trahissait bien entendu toute sa fébrilité. Quelques secondes s'écoulèrent lorsqu'il reprit la parole.

« Attendez, à 30 degrés sur la gauche, il y en a un qui brûle! La fumée se dégage comme l'encre d'une pieuvre géante et fait au-dessus de lui un immense nuage qui semble se répandre dans la mer. Ses flammes éclairent dans un halo les autres bateaux... »

Nous dirigeant vers le tas de bateaux nous passâmes près d'un vaisseau collé sur la falaise.

« C'est un cargo coulé », dit le capitaine au sultan. On pouvait voir sa

obscur immense. Le sultan sur la terrasse mange seul dans les ombres légèrement vacillantes de la structure projetées au gré des courants par les lampadaires. L'eunuque lui découpe un gigot d'agneau qu'il accompagne de pommes de terre rôties à sa façon et d'une carafe des meilleurs vins récoltés au cours du voyage. Les concubines lui manquent, mais le temps de les retrouver ne sera plus long. « Douze heures de sécurité » avait suggéré le conseil. Le niveau du vin dans son verre bougeait à peine : l'éléphant d'une incroyable stabilité se comportait au ralenti dans le fond de la mer.

Mais soudain le contenu de la table se renversa sur la terrasse. Scrutant autour de lui notre sultan vit l'amorce



coque rouillée d'une centaine de mètres de long. Il s'agissait d'un pétrolier venu finir sa vie à proximité de la paroi.

« Capitaine », cria la vigie, « capitaine on distingue des câbles d'acier on dirait bien que le cargo est cousu sur la roche... »

Sur la terrasse tous furent abasourdis. Le sultan dit simplement : « Eh bien nous voilà sur les traces de la petite géante. »

On ramena la vigie flottante dans le vaisseau et les manœuvres de marche furent données à la salle des machines.

-13-

Le gramophone

Voilà bientôt dix heures que nous avançons imperturbables dans cette

d'un désert de dunes dignes de celles du Sahara. Simplement l'éléphant gravissait une pente et quand il fut au sommet on put voir, autant que l'éclairage le permettait, une immensité de vagues immobiles faites par le sable.



« Diable! » dit le sultan, « je leur avais bien dit que tout ce qui existe en haut on le retrouve en bas. D'ici à ce qu'on aperçoive une caravane de chameaux je n'en serais surpris qu'à moitié... »



Cependant l'oxygène se raréfiant, le besoin d'ouvrir la trappe de la lune devenait bien plus d'actualité. On procéda alors à l'ouverture de celle-ci. Un souffle d'air envahit le vaisseau créant une belle fraîcheur. Le sultan tout heureux de retrouver ses concubines fut le premier à se pencher dans la fenêtre. Son regard parut déçu : il n'y avait personne.

L'expérience que votre humble correspondant avait décrite quelques mois plus tôt laissait à penser que le temps s'écoulait plus rapidement sur l'éléphant, les heures passées sur la lune se transformaient en mois pour l'équipage. Si donc cette théorie était fondée, la douzaine d'heures passées depuis la fermeture ne pouvait correspondre qu'à quelques minutes sur la lune.

Or on avait installé les concubines sur des chaises longues, appareillées de grandes lampes à pétrole, de quelques victuailles et d'un gramophone somptueux offert par le dernier empereur de Chine. Un homme d'équipage observant par la trappe dut jeter quelques torches dans la salle. Celles-ci mirent en évidence la solitude du lieu. Une équipe (dont je tins à être!) fut dépêchée instantanément. On eut bien du mal à persuader le sultan de ne pas en faire partie.

Lorsque nous fîmes sur le sol nous constatâmes de la poussière sur tous les ustensiles. Vérifiant les réservoirs de pétrole nous vîmes qu'ils étaient vides. Cependant il manquait une lampe. Les petits sacs de nourriture avaient moisie, quant au gramophone il avait également disparu. L'observation de la moisissure par l'un de nos ingénieurs sembla inquiéter son entourage; aussi me rapprochant de lui je vins aux nouvelles. Le regard consterné par son diagnostic il dit simplement : «... Plus de deux ans se sont écoulés ici... »

J'en fus renversé d'émotion comme vous pouvez l'imaginer. Quelle était cette nouvelle énigme? Et les concubines, n'en étais-je pas responsable, ayant assuré le bien-fondé de mes constatations au sultan? Comme un nuage sans parole je suivis la section de l'équipage jusqu'à la grande porte. Elle était grande ouverte et l'ingénieur en effleurant la surface y découvrit des coups portés. Mais à mesure de ces constatations son visage devenait triste. Parvenu sur les marches de l'escalier il fit déployer les hommes à la recherche d'indices. Des larmes de plomb coulaient dans

mes veines et je m'éloignais pour m'asseoir sur un tronc d'arbre lorsque mes yeux flottants tombèrent sur le gramophone.

« Regardez, dis-je ! ». Le gramophone écrasé, piétiné, gisait comme un cadavre de gramophone. Et l'ingénieur répondit : « Il y a eu bataille ici... Et cela remonte à environ deux ans... ».

-14-

L'expédition des concubines

Quand le sultan apprit la nouvelle il entra dans une colère sans nom et plongea dans un chagrin si révolté que même l'eunuque l'évitait.

Alors que l'éléphant poursuivait sa marche sur les dunes du fond de la mer, une expédition musclée s'organisa pour retrouver les concubines. On garda le minimum d'équipage nécessaire au pilotage du convoi. Quarante hommes armés jusqu'aux dents descendirent par la trappe et se mirent sans plus tarder en ordre de marche. Mais aussitôt d'incroyables vents lunaires ralentirent notre progression, il fallait se coucher et laisser passer ces tempêtes de sable. Nous étions dans un désert en colère. Étrangement ces bourrasques bien que violentes, s'estompaient brutalement dépassant rarement le quart d'heure.

Trois éclaireurs à plus de 500 mètres de la troupe se relayaient et faisaient constamment leur rapport au chef du bataillon. Bientôt ils signalèrent la présence du premier village. Il était détruit, vidé de ses habitants. Le second confirma les signes du premier : il était clair que les conditions météorologiques rendaient les lieux tout à fait inhospitaliers.

Les traces analysées par nos experts semblaient donner la direction de la face cachée de la lune. Peut-être s'étaient-ils réfugiés dans la nuit pour échapper aux tornades ?

Aussitôt le convoi reprit le chemin, mais les hommes bientôt exténués par cette marche forcée sous le soleil durent souffler et faire halte près du rideau noir avant de le franchir.

C'est alors que silencieux, n'écoutant que leur respiration, ils perçurent un grondement sourd dans la partie noire de la lune. On eût dit une avalanche prolongée, persistante. La halte touchant à sa fin, des dizaines de torches furent allumées et tous pénétrèrent dans la nuit. La température ayant brutalement chuté des groupes se constituèrent autour des flambeaux afin de profiter de leur chaleur.

Les trois heures qui suivirent furent de plus en plus difficiles alors que nous approchions de cette énigme assourdissante. Le vent semblait fléchir à l'approche du phénomène. Alors que nous devions hurler pour nous entendre, la magie bouleversa nos craintes : une cascade venue du

ciel sans montagne, rugissait d'éclaboussures impressionnantes. Une cascade, d'une dizaine de mètres de diamètre, tombait des airs. Le choc provoqué sur le sol avait creusé bien sûr un énorme cratère et l'eau s'écoulait dans un sens, provoquant une rivière dont nous ne pouvions voir l'étendue.

L'ingénieur principal ayant goûté les embruns eut immédiatement l'explication. D'ailleurs une forte odeur d'iode se dégageait du périmètre.

« Il y a une fuite dans l'éléphant ! » dit-il. « Cette eau n'est autre que celle de l'Atlantique qui se déverse sur la lune. Il faut trouver et colmater ! »



En attendant, suivons le cours de la rivière, il y a fort à parier qu'il nous mènera aux concubines... »

Et la marche reprit.

Bientôt nous nous trouvâmes au bord d'un immense cratère d'où jaillissait de la lumière. Nous approchant davantage nous découvrîmes un lac de poissons phosphorescents. La surprise fut si grande que chacun resta hypnotisé par cet étrange feu d'artifice sous-marin. Des poissons de toutes formes, de toutes tailles, de toutes couleurs dessinaient de longues traces de poussières phosphorescentes arrosant les abords du cratère de mouvements lumineux comme les ombres d'un foyer de branches colorées. L'eau salée abritait algues, coquillages, poulpes, poissons, dauphins, requins et autres variétés marines toutes intensément phosphorescentes. Soudain, un groupe d'autochtones hurlant

se précipita vers nous d'une colline proche. Prompt à nous défendre nous nous mîmes aussitôt en position. Mais nous rapprochant nous ne perçûmes bientôt que cris de joie, chants d'allégresse et gestes amicaux. Une trentaine de personnes nous inondèrent de la plus amicale des fièvres. Des poissons pendus du haut de leurs canes à pêche faisaient office de torches : se débattant dans le ciel ils éclairaient si bien les alentours que nos propres flammes devinrent inutiles.

À 10 minutes, sur le bord du lac, se trouvait un village de pêcheurs. Le lac étant immense nous pûmes, grâce aux lumières caractéristiques,

puissance balayant le sol, il n'était plus possible d'y vivre. Les esprits s'enflammèrent. Des altercations eurent lieu, des morts, des blessés traînaient au sol. Il s'avéra que la trappe était impossible à ouvrir de l'intérieur. Une escorte, attirée par une sorte de mirage prenant la forme d'une petite fille géante disparaissant dans les tempêtes de sable, découvrit alors le calme surprenant des abords de ce lac grandissant et la magie des lumières provoquée par les poissons. Un changement étonnant s'opérait sur eux alors qu'ils tombaient du ciel, les rendant phosphorescents. Il fut décidé de s'installer dans ces lieux.

Cerfeuille, Lazulie, Pampelune, Mirabelle et Taline étaient très excitées. Elles attendaient avec impatience notre venue, mais le temps fit son chemin, et deux longues années s'étaient écoulées.

Quand nous leur racontâmes que pour nous ce fut l'affaire de quelques heures seulement, nous fûmes tous pris de désarroi.

Une semaine plus tard l'explication devait jaillir du sultan lui-même.

Pour la lune il y avait le temps sur la terre, et le temps sous la mer. Les lieux changeaient le sens du temps.

Une inversion s'opérait sous la mer. 15 heures d'éléphant devenaient 2 ans de vie sur la lune. Et dans l'autre sens, quand l'éléphant foulait la terre, 15 heures passées sur la lune pouvaient se transformer en 2 ans dans l'éléphant.



Suite et fin demain.